

VII  
LES THÉORIES  
DE FUSTEL DE COULANGES <sup>(1)</sup>

---

A M. Auguste Longnon, membre de l'Institut.

Monsieur et honoré confrère,

Mon regret sera très vif, samedi prochain, de me trouver empêché par l'éloignement et de ne pouvoir me joindre à ceux de nos amis qui apporteront à la mémoire de M. Fustel de Coulanges un modeste et pieux témoignage de leur gratitude intellectuelle, pour le bienfait recueilli dans ses deux grands livres : *la Cité antique* et *l'Histoire des institutions politiques de la France*. Vous êtes mieux qualifié que moi pour définir la portée de cette œuvre, vous, mon cher confrère, et les éru-

(1) Cette lettre fut écrite au très regretté M. Longnon, membre de l'Institut, président de la fête organisée en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Fustel de Coulanges.

dits qui prendront la parole après vous. Mais qu'un simple analyste des mœurs actuelles comme le romancier qui vous écrit doive reconnaître, dans l'auteur d'études si spéciales et si lointaines, un des meilleurs éducateurs de sa pensée, n'est-ce pas une preuve que l'illustre historien dont nous fêtons aujourd'hui le soixante-quinzième anniversaire, fut en même temps un des plus puissants renovateurs d'idées de son époque? Quelle marque plus sûre d'un beau génie que ce double pouvoir d'exceller dans les parties techniques de son travail et d'en dégager des résultats généraux, d'avoir un enseignement efficace pour les spécialistes et d'en avoir un pour les profanes? Claude Bernard, Pasteur, Taine furent ainsi.

De cet enseignement que j'appellerai du dehors, nous avons tous profité, suivant nos forces individuelles. Des travaux comme ceux-là touchent à trop de sujets divers, ils donnent une pâture à de trop nombreuses variétés d'esprits pour que l'on puisse avoir la prétention d'enserrer un homme tel que M. Fustel de Coulanges dans une formule. Il est cependant permis à chacun de dire : « Voilà les points où cette intelligence a ému la mienne. » L'accord serait presque unanime, j'imagine, parmi les gens de ma génération, pour reconnaître que la première influence du maître de la *Cité antique* fut de nous apprendre à secouer le joug de la pensée allemande. Le morceau publié dans la *Revue des Deux Mondes*, à la date du 1<sup>er</sup> septembre 1872, sous ce titre : *De la manière d'écrire*

*l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans*, marque une date dans la libération de beaucoup d'entre nous. Pour la première fois depuis un demi-siècle, un savant français osait parler en savant français et briser l'hypnotisme dont nos rivaux d'outre-Rhin avaient comme frappé notre intelligence nationale. Non seulement ce savant d'une autorité incontestable affirmait et démontrait que « le véritable esprit scientifique était beaucoup plus rare en Allemagne qu'on ne le croit d'ordinaire », non seulement il revendiquait la première place pour « cette vraie science française d'autrefois », cette érudition si calme, si simple, si haute de nos Bénédictins, de notre Académie des Inscriptions, de Beaufort, de Fréret, de tant d'autres, qui enseignèrent à l'Europe ce que c'est que la science historique. Il faisait plus. Dans l'engouement pour l'étranger, il diagnostiquait un indice de la funeste maladie dont notre pauvre pays souffre toujours et dont il risque de mourir, la rupture violente entre le présent et le passé. Quelles pages et combien éloqu岸tes, d'une éloquence d'autant plus poignante qu'elle est plus contenue, que celles où il nous montre nos historiens prenant parti pour nos ennemis à travers les siècles, par haine pour la France d'avant 1789! « Dans la longue lutte du sacerdoce contre l'empire, nous étions pour ceux qui pillaient l'Italie et exploitaient l'Eglise. Mais nous maudissions les guerres que Charles VIII et François I<sup>er</sup> firent au delà des Alpes... Nous étions pour la

Réforme allemande, qui arrêta et ralentit l'essor de la liberté dans l'Europe entière... Nous accusions Louis XIV d'avoir fait la guerre à l'Allemagne, et nous négligions de voir, dans les documents authentiques, que c'était lui, au contraire, qui avait été attaqué trois fois par elle... Nos historiens ont tous été pour Frédéric II contre Louis XV... » et il concluait : « Notre patriotisme ne consiste, le plus souvent, qu'à honnir nos rois, à détester notre aristocratie, à médire de nos institutions... Le véritable patriotisme, c'est l'amour du passé. C'est le respect pour les générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire, et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. *Ils brisent la tradition française et ils s'imaginent qu'il restera un patriotisme français.* » Je me souviens de la clarté que ces fortes phrases projetaient dans ma conscience de jeune homme. Même aujourd'hui, je ne peux les relire sans une émotion singulière. Elles ont agi sur moi si profondément que je les retrouve par delà toutes les hypothèses auxquelles je suis arrivé et qui font certitude dans ma pensée.

Cet amour passionné de la France domine *l'Histoire des institutions politiques*, — de toute la France, et c'est le second des enseignements de ce maître qui a si nettement défini la patrie « la *terra patrum*, la terre des ancêtres, le pays tel que les ancêtres l'ont fait ». Il est bien remarquable que ce sens de l'unité intime de la patrie

se soit éveillé chez lui en dehors de toute idée préconçue. Il a d'abord et surtout été un savant et qui exigeait de lui-même, comme des autres, cette soumission absolue au fait, dans l'espèce aux documents, cette impartialité qu'il appelait d'une expression très heureuse et souvent reproduite « la chasteté de l'histoire ». Ce sont les documents qui l'ont conduit à une vue de nos origines opposée à la plus dangereuse des légendes, celle qui représente la Gaule comme ayant été réduite en esclavage par la Germanie, si bien que notre noblesse ne serait qu'une race de conquérants étrangers, justement expulsés plus tard par les autochtones. Cette théorie de guerre civile semble bien avoir été définitivement détruite par les admirables chapitres qui terminent *l'Invasion germanique*. En les relisant, nous comprenons la solidarité indestructible qui rattache les uns aux autres les divers moments de notre vie nationale, comment la Gaule romaine s'est prolongée dans la France, et pourquoi ce prolongement s'est accompli dans des conditions nouvelles. Quelles conditions? Non pas celles qu'ont choisies les hommes qui les ont discutées, puis reconnues, mais celles que des nécessités plus fortes que leur volonté leur ont imposées. C'est là encore un des bienfaits que nous devons à Fustel. Personne n'a combattu avec plus de vigueur que lui cet autre principe de guerre civile, que les vivants aient tous les droits sur l'œuvre des morts. Ses six volumes illustrent longuement une vérité qu'il a formulée

dans sa préface de 1875, avec son habituelle précision : « Les institutions politiques ne sont jamais l'œuvre de la volonté d'un homme. La volonté même de tout un peuple ne suffit pas pour les créer. Les faits humains qui les engendrent ne sont pas de ceux que le caprice d'une génération puisse changer. *Les peuples ne sont pas gouvernés selon qu'il leur plaît de l'être, mais suivant que l'ensemble de leurs intérêts et le fond de leurs opinions exigent qu'ils le soient.* » Que disait d'autre Bonald quand, devançant par intuition les résultats de l'expérience, il proclamait que « la constitution d'un peuple n'est que son histoire mise en action » ?

Ce n'est pas notre faute si les conclusions inspirées à M. Fustel de Coulanges, par l'étude tout objective des textes, se rapprochent de la grande doctrine traditionaliste jusqu'à se confondre avec elle, et ce n'est pas faire œuvre de partisan que de rappeler cette identité. C'est là une des faces d'une œuvre qui en a certes d'autres. En organisant la fête que vous présidez, monsieur et cher confrère, les traditionalistes ont tenu surtout à mettre cette face en lumière. Je crois être un fidèle interprète de leur pensée en protestant contre le reproche qui leur a été adressé de vouloir exploiter au profit d'un parti la gloire d'un savant qui ne fut d'aucun parti. En réunissant quelques savants et lettrés pour honorer M. Fustel de Coulanges, ils n'ont aucunement pris l'initiative d'une fête familiale ou officielle, universitaire ou politique. Ils ont obéi

simplement à un sentiment de piété intellectuelle dont ils seraient très heureux qu'il fût imité par d'autres. Ils auront eu le tout petit mérite — c'en est un pourtant — d'être les premiers, et la joie d'avoir vu, grâce aux polémiques des ennemis de leurs idées, reproduite partout cette phrase du testament de l'auteur de *la Cité antique* : « Je désire un service conforme à l'usage des Français, c'est-à-dire un service à l'église. Je ne suis, à la vérité, ni croyant ni pratiquant, mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique. Le patriotisme exige que, si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. » Quand cette réunion n'aurait eu comme résultat que de populariser, par ce temps de fanatisme et de persécution, ces hautes et sages paroles, si nationales, si humaines, ceux qui l'ont organisée peuvent se rendre la justice qu'ils ont bien servi aujourd'hui la pensée de cet ennemi des guerres civiles, — il faut rappeler ce mot qu'il a tant répété, — de cet excellent Français que fut M. Fustel de Coulanges.

Croyez, monsieur et honoré confrère, à mes meilleurs sentiments.

Mars 1905.

## VIII

### L'ERREUR DE TOLSTOÏ (1)

---

Le célèbre écrivain russe qui vient de mourir eut trop de génie, il occupait dans l'opinion contemporaine une place trop haute pour qu'un bref essai suffise à poser en pied sa complexe et puissante personnalité. Je voudrais aujourd'hui en marquer seulement quelques traits. Cette longue existence de plus de quatre-vingts ans paraît, au premier regard, se diviser en deux périodes contradictoires : celle du romancier et celle de l'apôtre. A étudier de plus près Tolstoï, on reconnaît que cette contradiction fut une logique. *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, ces maîtres livres de sa maturité, annonçaient déjà, par leur seule technique, le profond déséquilibre qui devait aboutir au tragique avortement intellectuel de ses vingt-cinq

(1) A l'occasion de sa mort.